

Patricia Zarowsky

Exil et langue *

Argument. Les dits de l'exil sont singuliers et sont à prendre au un par un. Il y a pourtant un dit qui est mis en avant par de nombreux exilés qui est l'exil de la langue maternelle. La psychanalyse nous enseigne que cet exil est pourtant de structure pour chacun. Je tenterai d'approcher la question du rapport entre psychanalyse et exil.

Le thème de l'exil peut s'aborder de bien des façons, mais ce soir il s'intègre dans le thème général de notre séminaire sur la ségrégation. Comme le dit l'intitulé de cette soirée, il y a des exils, au pluriel. J'interprète ce pluriel non pas comme le fait qu'il y a des exils choisis et d'autres forcés, comme en témoigne notre actualité, mais plutôt comme le fait que chaque sujet exilé vit l'exil différemment non seulement en fonction des raisons de son exil mais surtout en fonction de sa subjectivité. Il y a autant de dits sur l'exil que de sujets.

Les dits de chaque exil sont singuliers, mais un dit est mis en avant par de nombreux exilés ayant dû fuir leur pays, qui est la perte de la langue maternelle. Je précise qu'il y a bien sûr des exils qui n'entraînent pas la perte de la langue, quand le pays d'accueil parle la même langue, mais tel n'est pas mon propos de ce soir.

J'ai donc choisi d'aborder cette question en empruntant à Vicente Mira, collègue madrilène, le titre d'un de ses textes, « Exil et langue ¹ ». Dans son texte, non traduit en français, il postulait la relation de « voisinage » qui existe entre exil et psychanalyse à partir de la question de la langue.

La définition de l'exil, qui s'applique à bien des domaines, dit toujours la même chose : « être hors de », « loin de ». Que ce soit loin de son pays, loin de la personne aimée... l'exil est un « ne plus être chez soi », un « être séparé de ».

Mais existe-t-il un « chez soi » ? Non, c'est ce que nous enseigne une psychanalyse qui réécrit autrement l'exil qui est à l'origine de l'histoire de

l'humanité. Le mythe fondateur de l'être parlant est celui d'Adam et Ève chassés du paradis pour avoir mangé du fruit du *savoir* sur le bien et le mal. Vient ensuite l'exil de Caïn, le premier homme né d'un homme et d'une femme condamné par Dieu à errer de par le monde pour avoir assassiné son frère. Il y aura d'autres exils racontés par la Bible, notamment celui d'Abraham, exil, celui-ci, fait de promesses, qui refonde le pacte de l'humanité avec Dieu. L'exil n'est pas uniquement une malédiction, il devient aussi avec l'exil d'Abraham la possibilité, voire la condition pour trouver « sa véritable identité ² ». « La souche de la pensée juive, dit Delphine Horvilleur dans un entretien paru dans *Libération*, c'est qu'il ne faut pas être identique à sa souche. On est soi quand on est sorti de sa matrice, quand quelque chose en nous s'est mis en route, à partir de sa naissance. » L'exil devient alors la métaphore du chemin à parcourir pour se retrouver soi.

N'est-ce pas aussi un désir de « se retrouver soi », ce qui conduit quelqu'un à l'analyse lorsqu'il a rencontré dans sa vie quelque chose qui est venu ébranler ce qu'il croyait être soi ? L'exilé serait-il alors le témoin de cet exil qui habite tout sujet mais qu'à moins d'une analyse il ne peut savoir ?

Le sujet ne se sent exilé qu'à partir d'un point d'extranéité, que ce point soit pour l'exilé proprement dit son pays, sa langue, ou qu'il soit pour le parlêtre, son inconscient. Lacan emploie peu le signifiant « exil » bien que son enseignement ne nous parle que de ça. Le sujet est exilé de sa jouissance ³, de son désir ⁴, de l'objet *a* ⁵, et aussi exilé du rapport ⁶ sexuel, impossible.

L'exil est une coupure d'avec le « chez soi ». Pour le sujet exilé, il implique la perte de ce qui faisait la jouissance *des* sens : paysages, odeurs, sensations, et aussi la coupure (non pas rupture) avec ses liens libidinaux, familiaux et amicaux. Il implique aussi la perte de la jouissance *du* sens porté par sa langue maternelle du fait de l'éloignement du discours dans lequel elle s'inscrivait.

L'exil est, malgré soi, définitif. Lorsqu'il y a retour au pays, le sujet se vit souvent comme un étranger dans son propre pays. L'exil suppose une rupture. Il y a un avant et un après. Le retour – là où la croyance du sujet lui faisait miroiter qu'il pourrait enfin se sentir « chez soi » – n'est plus possible. Il n'y a plus de « chez soi ». C'est ce qu'exemplifient le mythe d'Ulysse avec son retour impossible à Ithaque.

Reste la nostalgie, qui se nourrit en grande partie non pas tant de ce qui a été laissé derrière soi mais de ce à quoi tout sujet a affaire : un passé qu'il aurait rêvé autre. Fiction. La nostalgie est nostalgie de ce qui n'a pas été.

La nostalgie est aussi le ressort sur lequel s'appuient tous les discours de ceux qui souhaitent le rétablissement des frontières, le refus des immigrants... revenir au temps d'avant, qui n'est plus et ne sera jamais plus. L'exil du pays du passé, de l'infantile est irrémédiable.

Il en est de même dans une psychanalyse, où cet exil de l'infantile est à l'œuvre. Le sujet a à abandonner ses certitudes, ses idéaux ; s'apercevoir que l'objet était, de toute façon, déjà perdu. Il a aussi à prendre en compte « cette pulsion qui lui est étrangère et menace ses identifications. Il ne peut plus mépriser ses lapsus, oublis, actes manqués [...] le sujet a à parcourir le chemin des séparations, des aliénations conflictuelles ⁷. » Cet exil est irréversible de structure. À la fin d'une analyse, la structure de l'inconscient a été réduite et il ne reste que la solitude (comme en témoignait Lydie Grandet ⁸) et les impossibles. Le sujet est exilé de sa jouissance du fait d'être un parlêtre, de son désir qui est désir de l'Autre et du savoir impossible. Le moi, disait Freud, « non seulement n'est pas maître dans sa propre maison, [mais] en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique ⁹. »

L'exilé n'emporte avec lui que ses souvenirs et sa langue. C'est pourquoi je me suis intéressée aux dits d'écrivains forcés à l'exil – qui ont donc un rapport fort à la langue – qui ont témoigné de la perte primordiale qu'a supposée pour eux d'avoir dû abandonner leur langue maternelle, celle dans laquelle s'est forgée la façon dont les expériences de leur vie ont été vécues, « la plus charnelle des expériences d'origine ¹⁰ ».

Arnold Zweig, dans une lettre adressée à Freud en 1936 ¹¹, se plaint de son exil forcé en Palestine, mais ce qui lui est le plus douloureux, dit-il, est « de ne pas se sentir à sa place » du fait de devoir parler l'hébreu et d'être réduit à ne mener « qu'une existence traduite ». Freud lui répond de rester en Palestine, en lui disant : « En Amérique il vous faudrait en plus renoncer à votre langue, qui n'est pas un vêtement, mais *votre peau* ¹² ».

La peau, c'est cette langue qui possède une logique syntaxique interne au discours dans laquelle elle s'insère et des signifiants qui permettent à chacun d'exprimer sa subjectivité dans la société dans laquelle il vit. Cette « existence traduite » dont témoigne Arnold Zweig implique un devoir dire autrement, avec une langue qui est à une certaine distance de soi, qui soustrait au sujet la jouissance et le sens que porte la langue maternelle et « le dépossède de toute chasuble narcissique », je cite Serge Cottet, qui ajoute : « On dira toujours tout ce qui peut se dire, quelle que soit la langue, mais

c'est le nouage à la jouissance du dire qui est rompu [...] L'intime dit dans la langue étrangère devient extime¹³. »

C'est la perte de la sonorité des phonèmes sur lesquels chacun appuie à sa façon, la perte des nuances de la langue, ainsi que celle des équivoques qui jouent de la sonorité de la langue. L'exilé « ne perd pas son idiome, il perd sa langue et avec elle, *son* univers de discours¹⁴ » et les « ressources propres à l'inconscient qui ne jouent sur le cristal de la langue que dans sa langue maternelle¹⁵ ». Car, je cite Lacan dans « Radiophonie », « l'effet de langage ne se produit que du cristal linguistique¹⁶ ». Je précise que Lacan a beaucoup insisté pour dire qu'il n'y a pas d'univers du discours et qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, néanmoins chaque sujet à son univers de discours avec ses signifiants, son monde.

Nous avons d'autres témoignages de la prégnance de la langue. L'écrivain Amos Oz, qui n'était pourtant pas exilé, disait que la langue était « [son] pays », et que rien ne pouvait remplacer la langue maternelle. Et pourtant sa langue, l'hébreu, a la particularité d'être restée une langue morte pendant des siècles, elle ne servait qu'à la prière jusque dans les années 1920. De nombreuses personnes ont forgé des mots pour la rendre opérante, vivante, dont lui, qui disait dans un entretien à France Culture en avoir forgé deux ou trois en transformant un mot en verbe ou en adjectif, et il avouait s'être senti « proche de l'immortalité » en entendant de la bouche d'un chauffeur de taxi un des mots qu'il avait forgés.

La langue dite maternelle est liée à un pays géographique mais ne se confond pas avec lui, l'exilé l'emporte avec lui. « La marque de l'exil, dit Barbara Cassin, c'est la transformation du rapport à la langue : l'exil dénature la langue maternelle [...] c'est ce qui la sauve toujours¹⁷. » Elle la dénature, car l'exilé l'emmène avec lui, mais la langue demeure. Elle reste la « peau » du sujet où qu'il aille.

Hannah Arendt, qui a beaucoup évoqué son rapport à la langue, ne fait pas coïncider la langue et la patrie, elle les délie. Dans un entretien à la télévision allemande, en 1964, l'écrivain Günter Gaus lui demande si l'Allemagne préhittlerienne telle qu'elle n'existera plus jamais lui manque. Elle répond : « Je ne peux pas dire que je n'en ai aucune nostalgie. Ce qui en est resté ? Il en est resté la langue¹⁸. » Elle dit éprouver une distance avec l'anglais, langue dans laquelle elle doit écrire du fait de son exil, et que « rien ne peut remplacer la langue maternelle », qui est celle des poèmes allemands appris dans son enfance et qui sont présents au plus profond de sa mémoire, « in the back of my mind¹⁹ », ajoute-t-elle.

« On peut l'oublier, dit-elle, mais dans l'autre langue on a alors affaire à une langue dans laquelle un cliché chasse l'autre parce que la productivité dont on fait preuve dans sa propre langue a été coupée net, au fur et à mesure que l'on oubliait cette langue... » Elle ajoute que ce qui a contribué chez elle à l'oubli de la langue maternelle a été le choc d'apprendre que l'impensable de ce qui se disait sur Auschwitz était bien vrai.

Reste à l'exilé la jouissance de la sonorité de la langue maternelle et de certains signifiants qui apparaissent tout d'un coup intraduisibles au moment d'une conversation dans la langue étrangère.

Mais un certain éloignement d'avec sa langue se produit inévitablement, non seulement du fait que les langues continuent d'évoluer avec l'apparition de nouveaux mots concomitants aux changements sociétaux, mais aussi du fait que l'exilé a perdu l'usage de certains mots, de certaines expressions liées à des domaines peu usuels dans son quotidien.

Quel est donc ce « voisinage ²⁰ » entre l'exil de la langue maternelle et l'expérience d'une psychanalyse ? La psychanalyse est-elle comme le dit Vicente Mira « une machine qui *dématernalise* la langue » ?

Dans un premier temps de son enseignement, Lacan a distingué la langue au sens de l'idiome, de la langue maternelle qui a marqué les expériences vécues dans l'enfance, « celle, dit-il, où le sujet fait passer dans le réel des significations. Ce n'est pas la même chose d'être plus ou moins captivé, capturé dans une signification et d'exprimer cette signification dans un discours destiné à la communiquer ²¹ [...] ». C'est dans la postface au *Séminaire XI*, où il va évoquer le processus de *dématernalisation* que produit l'école sur la langue maternelle – lorsque l'enfant apprend « à lire en *s'alphabetissant* ²² ».

Quelques mois plus tard, dans le séminaire *Encore*, il va affirmer que le « langage n'existe pas », « le langage sans doute est fait de *lalangue*. C'est une élucubration de savoir sur *lalangue* ²³ ».

« *Lalangue* de l'inconscient, je cite Colette Soler, n'est pas la langue maternelle », « un inconscient parle une *lalangue* qu'il est seul à connaître [...] La *motérialité* de cette *lalangue* emprunte certes ses éléments de la langue-idiome mais ne vient pas d'elle : elle cristallise cette *motérialité* de sa rencontre toujours contingente, de sa coalescence accidentelle avec la substance [...] jouissante [...] Du coup, les *lalangues* n'ont rien à voir avec le dictionnaire des langues dites vivantes ²⁴. »


L'exil de la langue maternelle voisine avec la « dématernalisation » que produit une analyse du fait que le rapport aux signifiants du discours

















de l'Autre, qui font l'inconscient langage du sujet, se modifie dans l'élaboration analytique.









Dans une analyse, la parole du sujet n'est plus énoncée à partir du discours du maître du langage. Le sujet est dans une position autre, car le discours analytique le décentre de sa position, l'interroge dans ce qu'il dit, dans pourquoi il dit ce qu'il dit. Et c'est là où il fait l'expérience qu'il y a de l'impossible à dire, qu'il ne peut pas vraiment dire ce qu'il veut, ni dire ses affects, et qu'il prend la mesure du malentendu inhérent au langage.

Tout comme l'exilé qui doit parler dans une autre langue que la sienne.

Mots-clés : exil, langue, perte, nostalgie.

*  Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations », à Paris, le 18 avril 2019.

1.  V. Mira, *Algunos apuntes, clases y escritos sobre Psicoanálisis, Cultura y Arte*, Colegio de Psicoanálisis de Madrid, septembre 2015.
2.  D. Horvilleur, Entretien paru dans le journal *Libération*, 9 janvier 2019.
3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 100.
4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 61.
5.  J. Lacan, Séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, leçon 23 juin 1965.
6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 132.
7.  V. Mira, *Algunos apuntes, clases y escritos sobre Psicoanálisis, Cultura y Arte*, *op. cit.*
8.  L. Grandet, « Pas sans École », dans ce même *Mensuel*.
9.  S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2003, leçon 18, p. 344.
10.  C. Soler, « Les langues de l'inconscient dans la civilisation », 12 mars 2017, communication orale lors de la présentation du thème de la Journée du dimanche 11 juin 2017.
11.  S. Freud et A. Zweig, *Correspondance 1927-1939*, Paris, Gallimard, 1973, p. 160.
12.  *Ibid.*, lettre du 26 février 1936, p. 162.
13.  S. Cottet, « Éloge de l'analyse en langue étrangère », *L'Information psychiatrique*, vol. 83, n° 9, novembre 2007.
14.  V. Mira, *Algunos apuntes, clases y escritos sobre Psicoanálisis, Cultura y Arte*, *op. cit.*
15.  S. Cottet, « Éloge de l'analyse en langue étrangère », art. cit.
16.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 412.

17.  B. Cassin, *La Nostalgie, Quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Autrement, 1973, p. 115.
18.  H. Arendt, *La Tradition cachée*, Paris, Bourgois, 2000, p. 239.
19.  *Ibid.*, p. 240.
20.  J. Lacan, Séminaire *Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 15 janvier 1974. Version ALL, p. 94 : « La topologie elle, élabore un espace qui ne part que de ceci, de la définition du voisinage, de la proximité, ça a le même sens, c'est une définition du proche, qui part... d'un axiome, c'est à savoir que tout ce qui fait partie d'un espace topologique, s'il est à mettre dans un voisinage, implique qu'il y a quelque chose d'autre qui soit dans le même voisinage. La notion pure de voisinage implique donc déjà triplicité, et ne se fonde, ne se fonde sur rien qui unisse chacun des éléments triples, si ce n'est d'appartenir au même voisinage. C'est un espace qui ne se supporte que de la continuité qui s'en déduit. »
21.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 76.
22.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 252.
23.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 127.
24.  C. Soler, « Les langues de l'inconscient dans la civilisation », 12 mars 2017, art. cit.